



Hors piste

Johann Le Guillerm L'artiste inclassable, formé à l'école du cirque, poursuit sur scène un questionnement sans répit.





En même temps qu'il parle d'un ton posé, Johann Le Guillerm quitte régulièrement son interlocuteur du regard pour laisser ses yeux clairs fureter dans tous les coins de la pièce et même au-delà, à travers la fenêtre donnant sur une étendue verdoyante, à deux stations de RER du tinte-marre parisien. Avec ses vestiges de la période coloniale, qu'un Poucet taquin aurait disséminés un peu partout, le jardin d'agronomie tropicale de Nogent-sur-Marne, où l'artiste entasse son bric-à-brac (planches, flexibles, cordes, ampoules, valises...), est un endroit propice au vagabondage. Ce faisant, il énonce : *«C'est souvent en regardant ailleurs qu'on trouve quelque chose d'intéressant. Un peu comme pour un objet perdu sur lequel on finit par retomber au moment où on ne le cherche plus, à force d'avoir examiné tous les recoins en vain... Et dire qu'on l'avait peut-être même sous le nez.»* Traduit en langage scénique, on obtiendra la note d'intention de son dernier spectacle, telle une béotienne béance donnant sur un questionnement abyssal : *«Tout commence par une ob-*

LE PORTRAIT

servation qui est devenue expérimentation. Ce que je vois me cache toujours quelque chose qui est derrière ce que je vois. Premiers vertiges, premiers doutes, premières perturbations des évidences.»

On pourrait soupçonner Johann Le Guillerm d'être complotiste. Mais il y aurait là quelque chose de paradoxalement réducteur, venant de quelqu'un qui, scrutant l'existence comme un inexhaustible jeu d'assemblage, s'emploie à démultiplier les points de vue à l'infini en croisant toutes les alliances, mouvements et coïncidences possibles et (in)imaginables. Kézako ? Limpidement labyrinthiques, les éléments de réponse sont fournis par son spectacle actuel, complet un peu partout, avec un titre, *le Pas grand-chose*, qui, naturellement, exige une lecture antiphrasique. Rompu à l'école du cirque, où il a côtoyé les illustres troupes Archaos et Dromesko, avant de fonder en 1994 sa propre compagnie (Cirque ici), on l'a vu, dépoitraillé, marcher sur des goulots de bouteilles, surfer sur des échafaudages en équilibre pour le



moins instable, faire danser la poussière, étreindre de longues tiges de métal. Sculptures, performances, numéros ou installations affublés de néologismes (imaginographes, architextures, aalu), ce fils d'un père sculpteur et d'une mère céramiste a toujours fui la redondance. Et, cette fois, c'est à travers le langage qu'il poursuit sa trajectoire oblique d'«alchimiste».

Habillé en «conférence» (dispositif frontal, avec établi à tiroir et grand écran pour détailler graphiques et expériences filmées sur une paillasse), *le Pas grand-chose* survole «douze chantiers liés à des formes de connaissance». Concrètement (sic), il s'agira de démontrer comment «deux chiffres se cachent dans un», faire gigoter des bananes ou des pâtes, ou nomenclaturer un dico des flaques d'eau. De quoi en rester coi.

«Plier le monde à ses fantasmes» pour raconter ce que l'on a envie, sans éluder l'hypothèse que «ce que nous appelons aujourd'hui irrationnel, farfelu ou magique, pourrait très bien, demain, devenir scientifique»: voici résumé le credo incrédule de l'autodidacte qui, enfant, s'imaginait partir loin à vélo, avec une poule sur le porte-bagages pour assurer chaque matin le ravitaillement en œufs. Et qu'on invite, aujourd'hui, à croiser le verbe avec des philosophes, plasticiens, professeur de médecine, cartographes ou physiciens, à tout le moins intrigués par la quête de sens de ce bipède impavide à nattes fines et longues.

«Notre première rencontre date de 1984, resitue Stéphane Ricordel, trapéziste cofondateur des Arts Sauts – une des compagnies qui réforma l'univers du cirque, à la fin du XX^e siècle. On nous avait conviés à Châlons-en-Champagne pour expliquer aux jeunes formant la première promotion du Centre national des arts du cirque la chance qu'ils avaient d'intégrer une école flambant neuve et bien chauffée. Johann était là, ado écarquillant ses grands yeux bleus comme pour dire qu'il n'en avait rien à foutre. Ça n'était pas pour autant de la provocation. Plutôt l'expression de quelqu'un

25 avril 1969

Naissance à Pruillé-le-Chétif (Sarthe).

1993 Achète son premier chapiteau.

1998 Départ d'un tour du monde de dix-huit mois.

2011 Accueilli en résidence par la Mairie de Paris.

2017 *Le Pas grand-chose* en tournée.

qui semblait venir d'ailleurs.»

En trente ans, les deux hommes ne se sont jamais perdus de vue. Néanmoins, Stéphane Ricordel, devenu entre-temps codirecteur du théâtre parisien le Monfort, ne prétend pas avoir percé l'«énigme» de celui auquel il prête une forme de «génie unique, digne des plus grands centres d'art contemporain». «Nous partageons beaucoup de choses, mais sans en faire de grands discours; et, si je le considère comme un ami, je ne pourrais même pas certifier que la réciproque soit vraie... Pour autant qu'il puisse formuler une relation ainsi, dans le bordel ordonné de son cerveau.»

Johann Le Guillerm admet ne pas être insensible aux éloges, dithyrambe critique et ovation du public mêlés. Stéphane Ricordel suggère que, sans ces regards extérieurs synonymes de partage, «une forme de folie» pourrait poindre chez l'artiste. A 15 ans, on lui a prêté des tendances autistiques. A l'inquiétude légitime des parents, le gamin rétorque que «tout va bien», depuis le fond du chemin du village de la Sarthe où il grandit. «Bon en rien à l'école, sauf peut-être en dessin, j'étais juste captivé par l'observation de la nature dans la campagne environnante, ainsi que par un dépotoir où je récupérais les rebuts jetés par les gens, qu'ensuite on transformait dans un atelier, avec mes frères.» Devenu adulte, Johann Le Guillerm se déclare toujours «prêt à croire en tout, y compris au père Noël», du moment qu'il peut explorer la question sous toutes les coutures. Ce qui n'est pas encore le cas du «bazar électoral et son défilé assez triste de prétendants», où il entend néanmoins faire son choix, le jour J, notant au passage – et sans le souhaiter – que «toucher un jour le fond déclencherait peut-être un réveil collectif».

Non-stop sur la brèche, avec «toujours une idée dans la tête, qui en appelle une autre, parfois la même d'ailleurs, sous une forme différente», Johann Le Guillerm, qui réside à Champigny-sur-Marne, a autrefois sillonné le monde, du bush australien aux steppes de la Mongolie. Les apparences migratrices étant aussi trompeuses, il précise cependant se forcer à prendre des vacances en moyenne une fois... tous les sept ans. Il a une fille de 14 ans, mais vit séparé. Sourire entendu: «Ça se comprend.» ◀

Par **GILLES RENAULT**
Photo **PATRICE NORMAND. LEXTRA**